


Paroles en réseau

À quoi sert la philosophie ?

François Dagognet
Jean-Pierre Faye
Jacques Sojcher
Robert Maggiori

 Bibliothèque
Centre
Pompidou politique d'information

À quoi sert la philosophie ?

François Dagognet, Jean-Pierre Faye, Robert Maggiori et Jacques Sojcher

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1339
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 2006
Date de mise en ligne : 17 janvier 2014
Collection : Paroles en réseau
ISBN électronique : 9782842461973



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782842460976
Nombre de pages : 28

Référence électronique

DAGOGNET, François ; et al. *À quoi sert la philosophie ?* Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2006 (généré le 30 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1339>>. ISBN : 9782842461973. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1339.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2006
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

À quoi sert la philosophie ?

François Dagognet
Jean-Pierre Faye
Jacques Sojcher
Robert Maggiori

À quoi sert la philosophie ?

Actes de la manifestation organisée par la Bpi
en collaboration avec le Centre Wallonie-Bruxelles
le vendredi 18 juin 2004,
dans la Petite Salle du Centre Pompidou.
Cycle « Éclairages pour le XXI^e siècle ».

**Président
du Centre Pompidou**
Bruno Racine

**Directeur général
du Centre Pompidou**
Bruno Maquart

Directeur de la Bpi
Gérald Grunberg

**Responsable du pôle
Action culturelle
et communication**
Dominique Tabah

**Responsable
Édition / Diffusion**
Arielle Rousselle

**Débat
Conception
et organisation**
Florence Verdeille-
Oowski (Bpi)
Pierre Vanderstappen
(Centre Wallonie-
Bruxelles)

**Publication
Chargées d'édition**
Nathalie Nosny
Arielle Rousselle

Mise en page
Nathalie Nosny

Catalogue disponible sur
<http://www.bpi.fr>, rubrique
Publications de la Bibliothèque
publique d'information
Distribution numérique
par GiantChair.com

© Éditions de la Bibliothèque
publique d'information /Centre
Pompidou, 2005.
ISBN 2-84246-097-9
ISBN 978-2-84246-097-6
ISSN 1765-2782

À quoi sert la philosophie ?

La Bibliothèque publique d'information est heureuse d'accueillir cette nouvelle séance du cycle Éclairage pour le XXI^e siècle dont le thème est, ce soir, « À quoi sert la philosophie ? ». La soirée, organisée en collaboration avec le Centre Wallonie-Bruxelles, est animée par Robert Maggiori, professeur de philosophie, auteur et journaliste à *Libération*.

Robert Maggiori

D'abord, je vous remercie d'être venus ce soir si nombreux. Avant de vous présenter mes invités, je voudrais commencer par une petite anecdote. C'est une histoire réelle qui est arrivée à l'une de mes amies, professeure de musique dans un collège. À la fin d'un cours de quatrième où elle présentait un instrument, le violon, l'un des élèves lève la main et lui demande : « Madame, pourriez-vous nous jouer un morceau ? » Elle lui répond « Non, je suis plutôt pianiste. Je ne sais pas me servir du violon. » Et l'élève d'interroger : « Mais il n'y a pas de notice, un mode d'emploi ? » Voilà qui me paraît introduire la question du « à quoi sert »... Lorsqu'il s'agit d'un objet technique, en gros, on sait tout de suite à quoi ça sert. Et, en effet, un ouvre-boîtes, cela sert à ouvrir les boîtes. Un tableau, comme disait Cézanne, cela peut servir aussi à caler les armoires, mais ce n'est pas en tant que tableau. Dans le cas du violon, à quoi sert la musique ? La question devient immédiatement plus compliquée. Mais même l'utilité épuise l'objet technique. Je me souviens de mon maître, Vladimir Jankélévitch, qui nous faisait assez régulièrement un cours sur l'ouvre-boîtes. Il aimait beaucoup l'ouvre-boîtes parce qu'il estimait que c'était le plus humble des instruments : oui, l'ouvre-boîtes ne sert qu'à ouvrir des boîtes, surtout quand il est bien tarabiscoté ! Mais si l'on se demande à quoi sert la musique, à quoi sert l'art, à quoi sert la philosophie, on se heurte évidemment à un certain nombre de problèmes. Ce soir, nous prendrons donc cette question, je l'espère, de front : « À quoi sert la philosophie ? »

On notera, pour tous ceux qui ont un rapport avec des élèves, qu'il s'agit de la première question que l'on pose en classe de philosophie, à la première minute de la première heure du premier cours. On peut aussi constater que la philosophie est l'une des seules disciplines qui se pose la question de sa propre utilité. Je ne sais pas s'il y aurait eu autant de monde si on avait organisé un débat sur « à quoi sert la biologie », « à quoi sert la géologie » ou même « à quoi sert l'histoire ». On essaye de faire de l'histoire, on essaye de faire de la géographie ; la philosophie, elle, se pose la question de sa propre utilité.

Troisième remarque : À quoi sert la question « à quoi sert ? ». Pourquoi posons-nous toujours la question « à quoi sert quelque chose ? » comme si c'était la seule question qui donnait effectivement de la valeur ? Évidemment, on peut répondre que cela ne sert à rien, que l'on peut vivre sans. Et je reprendrai – je vous promets qu'ensuite je ne le citerai plus – encore une phrase de Jankélévitch : « On peut vivre sans philosophie comme on peut vivre sans musique, mais pas si bien ! » Voilà, c'est juste le « pas si bien » sur lequel nous réfléchissons aujourd'hui.

Je vous présente maintenant mes invités avec qui nous essaierons de parler de la manière dont ils envisagent cette question. Après avoir bavardé entre nous, nous bavarderons, je l'espère, avec vous.

3

À quoi sert
la philosophie ?

Donc, voici à partir de ma droite, et sans que cela ait de connotation politique, François Dagognet, Jean-Pierre Faye et Jacques Sojcher. Je commence par la gauche, sans que cela soit politique non plus : Jacques Sojcher est professeur de philosophie et d'esthétique à l'université libre de Bruxelles. C'est un auteur qui écrit dans des registres très différents : la philosophie, la poésie, le théâtre. Il se situe entre l'écriture « de fiction » et la philosophie. Dans un livre, *Petits savoirs inutiles* (éditions Le Grand miroir, mai 2004), il se présente d'une façon qui me plaît beaucoup :

« J'ai rassemblé plusieurs textes parus dans une revue et quelques autres inédits. Le montage en a peut-être fait un livre ou des fragments de livre, le contraire assurément d'une œuvre. J'admire ces penseurs qui poursuivent avec rigueur et endurance une pensée philosophique majeure. Leur fidélité aux grands textes et la force de leurs lectures critiques en fait à la fois des constructeurs et des créateurs. Avec une autorité sans fondement, ils érigent une œuvre plus monumentale que leur modestie ne peut le faire paraître. Je pense à Heidegger, à Lévinas, à Dérída et bien sûr aussi à Foucault, à Deleuze, à Lacan, un peu moins modeste, il est vrai. Quelle que soit leur différence, ce sont les maîtres du *logos* et de la pensée. Le professeur de philosophie et écrivain que je suis ne se veut ni un commentateur ni un inventeur de nouveaux concepts. Peut-être un passeur... de quels savoirs ? Une fiction de savoirs qui est celle du philosophe-artiste comme l'appelait mon ami, trop tôt disparu, Jean-Noël Buarnet. Entre philosophie et littérature, dans une subjectivité en perte de sujets dont Blanchot serait la figure presque anonyme, je fais malgré moi passer dans mes textes les sentiments du non appartenance de quelque chose d'insignifiant, de mineur, de puéril. Je me suis toujours senti marginal dans tous les corps académiques, épousant et n'épousant pas ma maison selon l'injonction de René Char, ni vraiment professeur, sinon d'incertitudes, ni vraiment écrivain, sinon de petits livres sporadiques... Peut-être un passeur de mots. »

4

À quoi sert
la philosophie ?

Voilà. Pour moi, qui ai lu depuis assez longtemps [les œuvres de Jacques Sojcher](#), cela le présente assez bien et nous verrons si cela lui correspond lorsque, tout à l'heure, je lui donnerai la parole...

Vous connaissez bien Jean-Pierre Faye, je crois. Son œuvre, assez considérable, flirte elle aussi, si je puis dire, tant avec la philosophie, les textes théoriques que les textes littéraires. Et si Jacques Sojcher est passeur de mots, je dirais, et il me contredira après, que Jean-Pierre Faye, lui, met les mots sur la sellette ou bien à la question. Il les torture même parfois. Il leur fait avouer quelque chose, ce qu'ils devraient dire. Et je vous conseille vivement la lecture de son dernier livre, *La Philosophie désormais*, où vous verrez ce que l'on peut faire en lisant le verbe « être » avec l'aide d'autres langues... Jean-Pierre Faye torture les mots en leur faisant dire effectivement ce qu'ils devraient dire si l'on y est attentif, mais aussi ce qu'ils tentent de ne pas dire. Chacun se souvient de ses œuvres qui ont, je crois, beaucoup marqué et qui analysent les langages totalitaires, qui tentent de déterminer

ce que le langage lui-même charrie de totalitaire. Je ne citerai pas ici toute une liste d'ouvrages, des [bibliographies complètes](#) existent pour ceux qui souhaiteraient avoir des renseignements.

Et puis, enfin, à ma droite, François Dagognet pour lequel j'ai beaucoup d'admiration, je l'avoue publiquement. C'est un auteur, un philosophe extrêmement prolix sans que ceci ait rien de négatif. Il est aussi médecin. Il est dans une très grande proximité – il me corrigera – avec Georges Canguilhem, et son œuvre est aujourd'hui extrêmement importante, suscitant déjà de nombreux essais. Là encore, lire la [bibliographie de François Dagognet](#) nous prendrait près d'une heure et demie, mais les sujets qu'il traite sont d'une extrême originalité. Je me souviens avoir parlé dans *Libération* de l'étude qu'il avait faite sur le sale, les objets sales. Il a travaillé également sur la sculpture, sur la peau, sur le théâtre, à peu près sur tout ce qui peut échapper à ce que l'on pourrait appeler la saisie classique des philosophes. C'est un épistémologue évidemment, et il vient de publier un livre, *Philosophie à l'usage des réfractaires*, qui est une initiation aux concepts. Je dois d'ailleurs dire qu'en tant que professeur de philosophie, j'apprécie beaucoup François Dagognet et je n'oublie jamais qu'en France l'importance de la philosophie commence par la classe de philosophie, en classe de terminale. Or dans cet ouvrage, il a repris justement les notions du programme des classes de terminale en essayant de les traiter à son tour. Voilà, j'espère n'avoir pas dit trop de bêtises. Chacun d'entre vous maintenant va essayer de répondre à la question « À quoi sert la philosophie ? » et puis, ensuite, nous bavarderons entre nous. François Dagognet, je vous donne la parole tout de suite.

François Dagognet

À quoi sert la philosophie ? Il me semble que la question s'impose d'autant plus que parfois la philosophie déraile et perd ses missions et sa fonction, notamment lorsqu'elle s'enfonce dans une histoire de la philosophie érudite. Mais ce n'est pas forcément son destin. À quoi sert vraiment la philosophie ? Comme l'a dit M. Maggiori, c'est à la fin du lycée, au dernier moment, que la philosophie trouve sa place parce qu'elle va permettre à l'élève de réfléchir sur ce qui lui a été appris jusque-là. Dans les autres disciplines, on s'informe. En philosophie, il ne s'agit pas d'information, mais de réflexion sur ce que l'on a reçu, sur les méthodes, les limites. On ne s'intéressera pas, par exemple, à une science déterminée, aux résultats d'une science. On s'intéressera à la méthode par laquelle tel ou tel, dans le passé, a réussi à vaincre une difficulté. La méthodologie est au cœur de la philosophie et, en principe, cela doit rendre plus intelligent le jeune élève puisqu'au lieu de lui asséner des conséquences et, je répète le mot, des informations, on va lui demander de s'interroger sur elles. La méthodologie ne découvre rien... Mais elle permet de mieux comprendre ce que l'on a reçu.

Et, d'autre part, la philosophie devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais parce qu'elle s'intéresse à l'avenir de ce que les sciences ont préparé. C'est particulièrement vrai en biologie où le bouleversement est total. Le savant ne peut pas nous dire ce qu'il faut faire ou ce qu'il ne faut pas faire ; il n'a pas le souci des valeurs. Mais c'est précisément la tâche du philosophe de fabriquer, de créer un biopouvoir, une bioréflexion qui nous dira ce

qui est permis et ce qui ne l'est pas; le principe de précaution ici vaut en philosophie, dans le domaine de la vie, mais aussi dans le domaine de la matérialité pure. Les conséquences des inventions doivent être prises en compte par le philosophe pour créer un avenir meilleur et, je le répète, en respectant les valeurs fondamentales. Et c'est certainement en biomédecine qu'elles sont le plus en difficulté, le plus incertaines. Par exemple, allez-vous permettre une interruption de la grossesse et un avortement thérapeutique? Parce qu'il faut bien le dire: l'avortement est un meurtre! Vous tuez un embryon. Le médecin nous dit: « Oui, mais c'est quand il va naître qu'il sera voué à la mort, autant anticiper le calvaire » ou: « Oui, mais il y a des malformations... ». Si un embryon n'a pas ses deux bras, on peut effectivement préconiser une interruption médicale de grossesse, mais s'il ne lui manque qu'un bras? Vous voyez que fixer les limites de ce qui est l'intolérable et de ce qui est permis est l'œuvre de la réflexion du philosophe parce que cela engage l'avenir et les décisions du futur.

Robert Maggiori

Peut-on dire, dans ce cas, que la philosophie répondrait à la question « faut-il faire »?

François Dagognet

Elle le doit. Si elle n'y répond pas, qui répondra?

Robert Maggiori

Je retourne la question autrement. Un médecin, l'un des grands spécialistes français de la sexualité des handicapés, rencontrait à la fois des problèmes de traitement et des problèmes de conscience du fait que beaucoup de couples de son institution demandaient à avoir un enfant. Il était venu me trouver pour me demander si l'on ne pouvait pas organiser des réunions de réflexions philosophiques parce qu'il savait qu'il *pouvait* faire ce qu'on lui demandait mais ne savait pas s'il *devait* le faire! Posons-nous cette question aujourd'hui et tentons de comprendre pourquoi l'homme de science ne peut pas y répondre.

François Dagognet

Je crois que l'homme de science est trop retenu par la technicité même, par la procédure même et, encore une fois, il s'interroge moins sur les conséquences lointaines des décisions qu'il prendra. Il est un peu enfermé dans l'immédiateté de la chose et pas assez dans l'axiologie d'elle-même, pour parler un langage un peu trop philosophique...

Robert Maggiori

La réponse que vous donnez vaut pour les problèmes qui exigent une réflexion éthique. Cette réponse vaut-elle pour n'importe quelle époque? La philosophie a-t-elle toujours servi à cela?

François Dagognet

Oui, mais elle avait moins d'importance parce que les problèmes n'étaient pas aussi violents ni aussi chargés de risques! De même que le problème de

6

À quoi sert
la philosophie?

l'écologie n'a jamais été aussi présent qu'aujourd'hui parce que, précisément, il y a attaque de la vie même, de la société et de ses valeurs fondamentales. Hier, il s'agissait de questions mineures. Aujourd'hui, elles sont centrales, fondamentales. Et puis, le philosophe n'avait pas la même fonction. Il était le rassembleur des savoirs alors que, maintenant, il s'inquiète de l'évolution des savoirs.

Robert Maggiori

Jean-Pierre Faye, partagez-vous cette position de la philosophie ?

Jean-Pierre Faye

Sur les savoirs, oui, je voudrais bien. Mais je crois qu'elle, la philosophie, est d'abord quelque chose de plus humble dont on a d'autant plus besoin. Puisque, par hasard, nous sommes le 18 juin, j'avais envie de dire, paradoxalement – et ce n'est pas de la mégalomanie, au contraire, c'est de « l'humilomanie » – que la philosophie a perdu des batailles, qu'elle a même perdu des guerres ; en tout cas, elle a perdu quelque chose lors de la Deuxième Guerre mondiale. Elle a été accusée pendant la Seconde Guerre mondiale et, bien que cela soit resté inscrit dans sa chair, bizarrement personne ne s'en aperçoit. Elle est soudain accusée d'être liée au nihilisme, et cela par un fort vulgaire monsieur, un capitaine SS – membre du Service de Sécurité du Reich nazi – qui a accusé un philosophe éminent d'être un « nihiliste métaphysique » et même un nihiliste juif, l'assimilant expressément aux « littérateurs juifs » ; et le malheureux Heidegger – car c'est lui – a passé le reste de sa vie à ruminer cette idiote idée, la « métaphysique nihiliste ». Il a fini par l'imposer, notamment à travers d'excellents professeurs de khâgne en France... Ils ont en effet été formés à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et, comme la France a hérité de Bonaparte une centralité merveilleuse, cela s'est répandu comme une poudre explosive.

Mais j'aimerais revenir sur quelque chose de plus simple et plus modeste, le mot *sophone*. Je me souviens, que lorsque j'ai passé mon baccalauréat, à Bordeaux, le professeur qui m'interrogeait me disait : « *Sophos, sophon'* à l'accusatif, c'est un mot très simple. » Je cherchais alors des termes philosophiques, bien qu'il ne s'agissait encore que de la première épreuve, mais il m'a dit : « Cela veut dire *clever* »... *Sophos* qui signifiait *clever*, je trouvais cela assez étonnant ! Mais c'est vrai, car *sophon'*, c'est l'apprentissage, comme, par exemple, dans les hymnes homériques, l'hymne sur Hermès, où ce jeune dieu fait l'apprentissage de la lyre – comme tout à l'heure tu parlais de l'apprentissage d'un violon et son mode d'emploi. Le vrai *sophon'* n'est écrit nulle part, même pas pour la lyre, en tout cas pas pour Hermès qui cherche son mode d'emploi. *Sophon'* : prononcez *sophonE*... Voici un mot-clé.

Ce qui me frappe, ensuite, c'est que l'on passe brutalement du *to sophon'* à la *philosophia*, grâce au coup de force d'un certain Platon. Platon, par ailleurs, sort à peine de sa désagréable expérience d'esclave. Descendant du mythique Codros, roi d'Athènes, Platon n'a jamais osé écrire sur son propre esclavage, ni dans ses *Lettres* ni dans ses *Dialogues*. Il le cache, mais Plutarque raconte le lien entre son voyage en Sicile et la formation de la philosophie dans son *Academia*. Et trois témoins, l'un en Europe,

7

À quoi sert
la philosophie ?

l'autre en Asie et le troisième en Afrique: un Sicilien, un Anatolien et un Égyptien vont raconter qu'au retour il est vendu comme esclave. Il a donc été esclave et rentre à Athènes grâce à un ami qui l'a racheté sur le marché... Lorsqu'il rentre, il achète un jardin – le jardin d'Academos, illustre héros inconnu – et invente alors pratiquement le mot *philosophia*. Ce mot apparaissait quelquefois dans ses dialogues, mais il arrive cette fois explicité. Alors, saurons-nous enfin ce que c'est et à quoi sert la *philosophia*? Platon en donnera-t-il une définition dans le *Gorgias*? Pas du tout! Nous assistons à une sorte de transformation négative, fort bizarre – que l'on oublie d'apprendre aux élèves car elle les mettrait en difficulté dès le début –, pour se sentir un peu sollicités par ce que Socrate nous dit: « Eh bien, cher Calliclès, tu as raison. » Deleuze procédait d'ailleurs tout à fait ainsi: « Ah oui, oui, oui, c'est tout à fait ça! » L'autre s'apercevait alors qu'il venait sans doute de dire une énorme bêtise... Socrate, lui, dit à Calliclès: « Tu as raison, Calliclès. Tu viens de faire que, maintenant, tu obliges la philosophie à ne plus dire qu'à peine ce que je dis d'habitude. Et pourtant, je la chéris, la philosophie, j'en parle tout le temps. Maintenant, je vais être obligé de dire à peine ce que je dis parce que tu as prouvé que la violence est meilleure que l'absence de violence, l'injustice est meilleure que la justice, etc. » Voilà la définition de la philosophie qu'énonce Platon-Socrate dans le *Gorgias*. Cela me rappelle quelque chose qui m'a beaucoup ému, une phrase que m'a dite une jeune femme philosophe qui préparait une thèse, au cœur du siège de Sarajevo: « Je vais essayer de me remettre à ma thèse. Jusque-là je me suis beaucoup occupée de ma petite fille et des légumes qui poussaient sur mon balcon pendant le siège, mais maintenant, je vais quand même m'y mettre! » Je lui ai alors demandé: « Quel est le sujet de votre thèse? », m'interrogeant sur la thèse qu'elle pouvait bien faire au milieu du siège de Sarajevo... « Eh bien, je voudrais partir de la phrase de Socrate affirmant qu'il est plus difficile de commettre l'injustice que de la subir »: c'est-à-dire (je l'ai entendue ainsi) qu'il est plus *difficile* de bombarder les habitants d'une ville que d'être bombardé et blessé... Quand on subit le siège de Sarajevo, avec un enfant, il assez étonnant de prendre Socrate au mot et de dire finalement que le plus difficile n'est pas d'être bombardé, d'être tué! Nous traversons actuellement une année où les bombes pleuvent de tous côtés. L'an dernier, je me souviens d'un vaillant général américain qui disait qu'il fallait commencer par lâcher trois mille bombes le premier jour ainsi qu'une vingtaine de missiles et qu'après tout irait bien. Est-ce vraiment plus difficile que d'être la cible de tous ces engins? On voit là que la philosophie a encore une fois perdu une bataille, si l'on en juge à l'aune du paradoxe de la jeune philosophe de Sarajevo. J'aimerais que son nom soit écrit sur les murs comme celui des héroïnes antiques, bien que je n'aie aucune nouvelle de sa thèse dont je ne saurais jamais si elle l'a continuée ou non. Elle s'appelait Yasmina Slavispahitch. *Spahitch* veut dire « seigneur ». Et voilà qu'une socratique souveraine et contemporaine, elle aussi, opère une transformation négative; elle reprend les transformations négatives de ce cher Socrate et, en ce sens, elle nous fait peut-être savoir que *c'est l'apprentissage de ces transformations qui est la philosophie*.

À quoi sert la philosophie? À inventer des apprentissages, absurdes peut-être, mais en torsion sur eux-mêmes et qui nous donnent, au départ, et

8

À quoi sert
la philosophie?

peut-être pas à l'arrivée, des transformations qui semblent être des non-sens. Un philosophe, bien antérieur à Socrate et à Platon, qui s'appelait Héraclite, disait une chose beaucoup plus simple, qui avait l'air plus claire que le paradoxe de Socrate : « que les hommes philosophes [on ne sait pas pour les femmes philosophes parce qu'il s'agit du mot grec *aner*] doivent être les narrateurs de bien des choses. » Il faut donc entrer dans les transformations narratives pour arriver à des énoncés philosophiques. Voilà ce que disait ce cher Héraclite, avec sa concision particulière. Héraclite est toujours cité par quelqu'un d'autre parce qu'on n'a pas grand-chose de lui, au contraire de notre Spinoza bien-aimé, affirmant lui-même que « les idées ne sont que narrations mentales »... D'Héraclite on ne sait rien, et lui nous dit que notre entendement serait plus imparfait si l'esprit ne comprenait rien que lui-même. Donc le fait de n'être que soi-même, philosophe par exemple, serait plus imparfait pour l'entendement que d'être autre chose. Et c'est cela qui nous intéresse.

C'est d'ailleurs ce qui m'intéressait dans le discours de François Dagognet parce que lui, parle de matériologie, d'un apprentissage matériologique et non pas matérialiste, mot qu'il récuse et qui a d'ailleurs eu tant de sens, notamment à partir de Julien Offray de La Mettrie. De La Mettrie est un philosophe adorable. Ce qui l'intéresse, ce sont les blessés de la Guerre de Sept ans et le fait de voir le corps humain dépecé par les bombes... Toutes ces belles choses en l'honneur de Louis XV et de Frédéric II... Il était plutôt matériologique, je crois. Il avait envie de comprendre comment cela se passe quand l'âme de *L'Homme-Machine* fout le camp : elle s'en va et il parle de « l'âme de Monsieur Machine » d'une façon très ironique et remarquable. J'avais d'ailleurs fait autrefois un parallèle, que j'ai perdu, entre la mort de « Monsieur Machine » et la mort de Socrate. Ce n'est pas tellement différent, dans l'ironie!

À quoi sert cet objet philosophique, cet outil, cet ouvre-boîtes ? À *faire cela*. En même temps, d'autres auteurs d'aphorismes ont parlé autant qu'Héraclite, d'une façon extrêmement ramassée et en jouant également sur les transformations, en demandant que les perspectives transformées soient nos guides. Et soudain, Nietzsche nous dit : « Il n'y a rien hors du Tout. » C'est ainsi qu'il termine une extraordinaire démonstration où il a avancé que Dieu était malade. On avait cru que Dieu était mort, mais ce n'est pas tout à fait cela. Il est malade, attaqué par le « bacille de la vengeance », parce qu'on lui a infligé le droit à la vengeance. Comment faire pour guérir Dieu ? Voilà un travail plus affreux que d'aller à son enterrement. Guérir Dieu, cela suppose que l'on soit conscient qu'il n'y a rien hors du Tout, mais le Tout, nous savons maintenant que c'est un espace accru. Ce sont les astrophysiciens qui nous l'ont appris : l'espace est accru. D'ailleurs, si nous voulons être attentifs à quelques sciences, l'une d'elles est plus modeste que les autres parce qu'elle a l'air de ne *servir* à rien, mais elle est en même temps démesurée parce que son objet est infini ou en tout cas illimité : c'est l'astrophysique, l'astromatériologie. On a là un espace accru, un univers augmenté en quelque sorte ; mais cet univers, qui s'augmente à la vitesse proportionnelle à la distance intergalactique, ne tient que par la rétine humaine, il ne tient que par ce miroir rétinien minuscule sur une planète dérisoire. Or, dans cette rétine, il s'opère également quelque chose de très

curieux : il y a un renversement. L'image de l'univers est à l'envers. Il faut donc que la rétine ou l'appareil matériologique humain renverse l'image du monde. Et ce monde s'accroît, s'est accru au moins mille fois depuis le point initial, depuis la « piqûre d'épingle », comme on l'appelle chez les astrophysiciens. Il s'est donc accru mille fois, ce qui me paraît d'ailleurs le minimum, étant donné ce qui s'est passé depuis la trois cent millièmes année où il est devenu lumineux, où il y a eu un « fiat lux » tout à fait imprévu, les électrons ayant délivré les photons en se collant aux protons dans l'atome d'hydrogène. Nous sommes donc face à cet espace accru et qui nous pose déjà une question de transformation. Car comment la rétine remet-elle le monde à l'endroit alors qu'il marche sur la tête dans le miroir rétinien ? Voilà donc la transformation du renversement. Cela peut être, je crois, notre interrogation.

Je disais tout à l'heure que, malgré tout, la philosophie a perdu la guerre et tout au moins la grande bataille de la guerre mondiale et qu'elle a imploré depuis, s'enseignant à elle-même « l'idiote idée » inlassablement, surtout en France. C'est une propriété qui lui était surtout réservée en France, mais la France ayant une certaine possibilité d'exportation, a transmis ce (prétendu) superbe message au monde entier. Il paraît que les Chinois en sont très friands maintenant. Elle assure donc que la philosophie était déjà coupable depuis le début parce qu'elle utilisait le mot « étant » plutôt que le mot « être » ; elle était dans une « chute », une chute dans le nihilisme. Anaximandre, présocratique, est celui qui a le premier laissé une phrase très simple, et que Nietzsche avait d'ailleurs traduite très simplement, mais qui a été ensuite retraduite d'une façon telle qu'elle apparaît privée de sens. Or Anaximandre est accusé en 1946 par le philosophe en question (celui-là même qui avait été attaqué comme « nihiliste » par le capitaine SS) d'un événement « métaphysique » qui est devenu synonyme de « nihiliste ». Alors, si déjà avec Anaximandre on est dans la faute, la chute, le péché philosophique du nihiliste... , je crois que la philosophie est en très mauvaise situation, ou bien il faudrait qu'elle se dégage de cela. Mais comment, sinon en regardant d'un œil scrutateur les transformations de langage ahurissantes qui se sont déployées depuis ce débat bizarre de l'année 1934-1935. Ce moment où, parmi une petite série de personnages de l'université allemande, celui-ci annonce qu'il va « retourner à l'essence de l'être » en acceptant « la révolution nationale socialiste » et qui, tout à coup, se désespère parce qu'il est accusé par les hommes de main qu'il a applaudis. La philosophie française n'arrive pas à sortir de ce coup de bâton qu'elle a reçu sur la tête. Je crois qu'il est alors intéressant d'aller voir nos philosophes de transformation, depuis Héraclite et Spinoza, jusqu'à Nietzsche. Car ils savent nous apprendre cela avec des moyens très divers. L'un procède par théorème et scolie, et c'est d'ailleurs dans une scolie que Spinoza vient d'être très clair. Quant à Nietzsche, il a fait une superbe transformation que l'on devrait inscrire sur tous les murs et qui nous délivrerait du faux Nietzsche, celui qu'on retrouve partout et que Himmler avait mis dans les services de la SS : « Soyez durs, béni soit celui qui rend dur ! » Mais ce n'est pas ce qu'il dit vraiment. Il nous dit que les parias ont maintenant pris le dessus et, parmi eux, « les blasphémateurs, les immoralistes, les émigrants, les artistes, les Juifs et les gens du jeu, les jongleurs ». Voilà, six catégories curieusement mises bout à bout. Ceux-

10

À quoi sert
la philosophie ?

là, dit-il, c'est nous – car il en fait partie, je ne sais pas sous quel angle, peut-être comme immoraliste ou comme blasphémateur. « C'est nous qui déterminons l'honneur sur la terre », la *Vornehmheit*, que l'on a traduit si bêtement par « la noblesse », en prétendant ainsi qu'il était pour la « morale noble »... De la morale noble, il se moque beaucoup, car il dit justement qu'elle est chargée de vengeance. Au contraire, c'est nous tous, qui sommes les porte-parole de la vie, qui déterminons la *Vornehmheit*, c'est-à-dire la « distinction ». C'est nous qui sommes « distingués », c'est-à-dire nous, les classes les plus malfamées. Cette transformation-là nous délivre de beaucoup de choses ; elle nous délivre de ces moments où la philosophie est tout d'un coup fascinée par l'esprit de lourdeur, de pesanteur dont Nietzsche a essayé de nous délivrer, dont il ne se délivre pas toujours lui-même car il est parfois aussi un peu pesant, même dans *Zarathoustra*. Nous avons là quelque chose qu'il appelle la transvaluation de toutes valeurs qui n'est pas une affirmation de sa part, mais une opération qu'il voit jouer dans l'histoire. Il la voit apparaître avec les prophètes hébraïques, tout d'abord. On l'accuse d'être critique à l'égard des prophètes hébraïques, parce qu'il les présente comme ayant effectué une transvaluation de toutes les valeurs, mais c'est justement, d'après lui, ce que l'on peut faire de plus beau, car elle se continue à travers la Révolution française, devant laquelle « l'Europe s'agenouille auprès de l'arbre de la liberté ». Mais tout cela, ce sont des jeux de transformation et c'est ce qu'il nous apprend, parmi d'autres, à côté de Bataille notamment, dont mon ami Jacques Sojcher cite de très beaux passages sur la poésie. Voilà une conclusion provisoire : la philosophie sert à ça...

Robert Maggiori

Vous avez sans doute remarqué que la philosophie n'aime pas répondre à la question « À quoi ça sert ? ». Elle se déplace tout de suite, préférant répondre à « Que suis-je ? ». Elle expose plutôt ce qu'elle est que ce à quoi elle sert. Je redonnerai tout à l'heure la parole bien évidemment à M. Dagognet, mais je voudrais que réagisse ou qu'intervienne Jacques Sojcher dont je signale aussi un des livres, le *Quatuor pour une autre vie* qu'il a écrit avec Claire Lejeune, Marcel Moreau et Raoul Vaneigem (éditions Luce Wilquin, Bruxelles, 2004).

Jacques Sojcher

Puisque Jean-Pierre Faye a parlé de Platon, il y a quelques instants, je rappellerai que le philosophe dénonce la *doxa*, c'est-à-dire l'apparence, le faux savoir, le préjugé qui nous empêchent d'atteindre à la vérité. C'est le sens de tous les dialogues socratiques, de ceux de la jeunesse jusqu'à ceux de la maturité. De Platon à Hegel – pour prendre une longue période –, c'est le consensus *sapientium* dont parle Nietzsche : le consensus des sages. Pour les Grecs, la sagesse est à la fois le savoir et le savoir vivre. Il y a indivision de la science et de la philosophie d'Aristote jusqu'à Kant, qui va les séparer. Kant était lui-même un scientifique – comme Leibniz, comme Descartes, comme Pascal. Pendant vingt siècles, la philosophie affirme qu'il y a un fondement à nos valeurs. Chez Platon, c'est le monde des idées : il y a des formes, des *paterns*, des structures que nous allons contempler dans un monde où, avant notre naissance, il y avait des âmes non individuées. Ces âmes chutent et s'incorporent dans un corps et nous avons la réminiscence,

la mémoire d'un savoir originel. Il s'agira alors, par une régression ontologique, de se souvenir. La philosophie aide à cette remémoration, au retour à la connaissance des idées.

Mais qu'en est-il – de Nietzsche jusqu'à aujourd'hui – lorsque l'on ne croit plus à la Vérité et au Bien, lorsque l'on ne croit plus à un fondement transcendantal, à un fondement absolu? Ce fondement pouvait être de nature métaphysique ou de nature religieuse. Il y a une philosophie chrétienne, bien sûr: si Jésus dit, d'après saint Jean, « *Via veritas* » (Je suis la voie et la vérité), il est l'index lui-même comme personne – catégorie qui n'existe pas dans la philosophie grecque –, il est l'index de la vérité. Il y a croyance en un lieu de la vérité, un *topos* qui est la vérité. Mais lorsque l'on n'y croit plus? À la question « *Wozu?* », à la question « Pourquoi? », il n'y a pas de réponse. Les valeurs suprêmes se dévaluent. Alors, à quoi sert la philosophie si elle ne peut même pas répondre à la question « Pourquoi? »? Elle a renoncé à la question du fondement transcendantal, à la vérité comme absolu. Nous sommes dans une crise que l'on pourrait traduire simplement aujourd'hui par « À quel saint se vouer? » – que ce soient des saints religieux ou des saints laïques. On a perdu la boussole, comme ce personnage de l'insensé dans un texte du *Gai savoir*: il n'y a plus de nord, plus de sud, plus d'ouest, plus d'est. Quelles sont les valeurs dans lesquelles on peut se reconnaître? N'y a-t-il pas encore une nostalgie de vérité qui peut nous habiter? On pourrait dire: « Laissons tomber la philosophie, elle ne sert à rien. C'est la science qui va répondre à toutes les questions – c'est la prétention du scientisme, à la fin du XIX^e siècle. » Les sciences exactes et les sciences humaines vont considérer la philosophie comme une fiction, des mythes, de belles histoires.

Reprenons: « À quoi sert la philosophie? » À poser la question de la crise de la vérité sans abandonner le terrain de l'universel. C'est ce que j'appellerai l'accordéon qui va du local à l'universel. Supposons que l'on soit un joueur d'accordéon, l'accordéon se déploie et, d'un côté, il y a le local, l'individuel, le subjectif, et, de l'autre, il y a l'universel. Mais quel universel? La peur de ma différence fait que je peux vouloir m'intégrer dans une communauté et que je développe une suridentité. Devant l'angoisse du vide, dont parle Nietzsche, pas de réponse à la question « Pourquoi? ». Le développement d'une suridentité – qui tantôt peut être nationaliste, tantôt religieuse – se traduit par une idéologie du religieux que l'on a vu hier dans le christianisme, que l'on voit aujourd'hui dans l'islamisme. Cela résout la question du sens: au moins, il y en a un, au moins on est ceci, dur comme fer, on est cela. On est d'un sol, on est d'une race, on croit en un message divin, simplifié. On pourrait dire que les religions, dans leur effort de laïcisation – surtout le christianisme –, ont ouvert la porte à l'intégrisme qui offre des réponses toutes faites, un mode d'emploi, une vision totalitaire, où le sujet est complètement intégré dans un plan divin et sauvé par une eschatologie miraculeuse. Aux antipodes, voici la voix d'une autre sirène, de la vérité du Grand Marché. Raoul Vaneigem revient sans cesse sur l'idée que le grand marché répond à nos besoins mais pas à nos désirs! On maltraite le désir. Nous sommes réduits à des produits qui consomment d'autres produits, à des espèces de machines. Nous sommes pris en tenaille entre un matérialisme simplificateur et tous les intégrismes.

12

À quoi sert
la philosophie?

Pour nous, tous les fondements sont une fiction, mais cette fiction n'est pas née de rien ; elle résulte des strates de l'histoire. Le christianisme nous a marqués même si, heureusement, il ne sera pas inscrit dans la constitution de l'Europe, parce qu'il y a d'autres voies que le christianisme qui ont fondé notre identité : le judaïsme, l'islam, la pensée grecque, les Lumières et nous sommes le résultat de tout cela. Encore faut-il en avoir la connaissance historique. Et je crois que la philosophie est un rappel de nos origines et malheureusement – je ne sais pas ce qu'il en est pour la France –, en Belgique, nombre d'hommes et de femmes n'ont plus la mémoire de leur propre histoire. Cela est particulièrement vrai pour beaucoup de musulmans. Les imams sont trop souvent incultes et enseignent une vulgate de l'islam. Ne pas connaître sa propre tradition d'une façon critique et plurielle est un drame. Nietzsche nous rappelle l'intérêt d'être philologue, de scruter les mots, et ce n'est pas Jean-Pierre Faye qui me démentira. Être historien et psychologue est également important. Il s'agit d'essayer, un peu comme un psychanalyste, de comprendre tous les soubassements qui nous ont constitués. Nous sommes nés de plusieurs, nous sommes plusieurs. Il faut donc autoproclamer l'importance de la culture comme un acte de civilisation. La culture contre la barbarie. À quoi sert la philosophie ? À essayer de valoriser, par un acte d'autoproclamation les différentes strates de la culture contre la barbarie toujours envahissante même pour des personnes cultivées comme les Allemands – le commandant d'Auschwitz pleurait en écoutant Schubert tandis qu'il était insensible aux millions de morts, femmes, enfants, Juifs et Tziganes dans son camp... puisqu'ils n'étaient pas des humains !

Le philosophe est plus que jamais le vigile du langage à une époque d'amalgame, de confusion, de simplification, d'idéologisation, où tous les mots ont perdu leur sens ! Le mot « sionisme » pour prendre un exemple : sait-on encore ce qu'est le sionisme, qui a évolué bien sûr ? Qu'est-ce qu'Israël ? Qu'est-ce qu'un Juif ? Les gens confondent tout. Et ce qui vaut pour Israël et les Juifs vaut bien sûr pour l'Islam. Il y a donc une grande confusion au niveau du langage et le philosophe se voudrait être celui qui, comme dit Nietzsche, soupçonne la falsification des mots et veut retrouver le sens des mots, en même temps que le sens du corps. C'est une mission difficile, une lecture de notre monde actuel, que d'essayer, sans majuscule, de promouvoir ce que j'appelle une quasi-transcendance. C'est un étrange exercice parce que s'il n'y a pas de transcendance, l'on fait comme s'il y en avait une. Si je rencontre un intégriste qui croit à la vérité, je serais le pot de terre contre le pot de fer ! Lui, a « La » vérité et moi, je parle d'un point de vue, d'une perspective, d'une fiction régulatrice qui ne tient pas la route face aux discours de vérité et de pureté. Mais ces discours sont très dangereux. La pureté peut mener au crime. Dès que l'on brandit le drapeau de la pureté, il faut vraiment avoir peur. La philosophie nous pousse à créer du sens, à être les acteurs de notre propre vie, en ne nous laissant pas capturer ni par les intégristes ni par les réducteurs du marché. Il y a du pain sur la planche !

13

À quoi sert
la philosophie ?

Robert Maggiori

Merci. Je vais reprendre deux ou trois de vos idées pour rebondir. Je voudrais revenir sur le mot « culture » contre la barbarie. Je souscris d'ailleurs assez à

cette idée et je voudrais la rapprocher de ce que vous disiez de la religion. Norbert Elias avait deux façons de lire le mot « religion ». La première, assez évidente, est *religare*: c'est le lien, l'alliance. La seconde, *re legere*, est moins visible, sauf à la mettre au négatif ce qui nous fait *neg legere*, ne pas *legere*. Or si l'on ajoute *neg* et *legere* cela donne *neglegere*, négliger. *Legere*, c'est donc le contraire de négliger: cela veut dire prendre soin, faire attention à, vouer un culte à. C'est cela la culture. La culture, c'est faire en sorte que, par tous nos soins, cela pousse; un petit peu comme lorsque l'on met ses mains autour d'une plante pour que, toute petite, elle n'ait pas de vent, pas trop d'eau, pour qu'elle puisse pousser. C'est cela, la culture. L'appel de la philosophie, c'est peut-être cela aussi. C'est faire attention justement à ce que les choses poussent dans leur sens, avec leurs racines qui sont les racines du passé et ne pas livrer ce sens au marché qui, effectivement, le broie. On pourrait donc déjà revenir là-dessus.

Ma deuxième remarque concerne un mot qui n'a pas été cité. Sojcher en a mentionné un très proche, le mot « désir », mais le mot « amour » n'a pas été cité. On parlait du *to sophon'* tout à l'heure ou de *sophia*, mais pas de *philein*. Pourquoi, dans la philosophie, y a-t-il l'amour? Vous constatez l'aberration de la question « qu'est-ce que? ». Essayez de la poser à l'amour. Si on se fonde sur l'appellation classico-scolaire du mot philosophie cela signifie aimer la sagesse. Mais aimer la sagesse, ce n'est pas l'avoir, c'est la chercher. Essayez de faire cela avec l'amour! À quoi sert l'amour? Essayez de répondre! Si vous répondiez que cela sert à faire baisser sa tension, à se maintenir jeune, on pourra vous rétorquer d'aller faire de la bicyclette, de vous promener en forêt de Fontainebleau... Aucun amant, aucun aimé ne peut répondre à la question « à quoi cela sert-il que tu m'aimes? ». Cela ne sert à rien, mais le fait que cela ne serve à rien ne détruit pas l'amour. Le fait que la philosophie n'ait pas une fonction ne détruit pas la philosophie: elle a justement le rôle de gardienne, de gardienne du sens, cette idée des mains que l'on met autour des choses, comme le disait Jacques Sojcher.

Enfin, je voudrais rebondir sur une caractéristique de la philosophie, que vous avez sans doute remarqué: d'Anaximandre jusqu'aux recherches de biotechnologie, nous ne connaissons pas bien l'histoire et la chronologie... Lévinas disait une chose magnifique: « En philosophie, tous les livres sont ouverts en même temps sur la table. » Aucun autre qu'un philosophe ne peut faire ça! Imaginez-vous un médecin, M. Dagognet lui-même, qui vous soignerait une grippe avec des remèdes lus dans un livre du xvii^e siècle? Il vous tuerait à tous les coups! Mais nous, non: en lisant à la fois Spinoza et quelques bribes d'Anaximandre et de Nietzsche, tous nos livres sont ouverts sur la table. C'est peut-être aussi l'une des fonctions de la philosophie.

Et pour finir, je reviens à la science et redonne la parole à François Dagognet que j'ai interrompu tout à l'heure et dont j'aimerais qu'il revienne sur sa réponse.

François Dagognet

En réunissant des philosophes, on verra très rapidement naître des différences. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec cette définition trop culturaliste de la philosophie. J'aimerais par conséquent lui donner d'autres orientations. À quoi sert la philosophie sinon à mieux lire le monde contemporain? Et

14

À quoi sert
la philosophie?

je citerai moi aussi un philosophe exemplaire qui me paraît bien illustrer cette définition. Pensez à l'œuvre de Michel Foucault. Il examine, par exemple, la manière dont, dans la société, la répression s'exerce. Comment fonctionnent les prisons et les panoptiques par lesquels on finit par mieux écraser les individus? L'histoire de la folie, l'histoire des prisons, l'histoire de la subjectivité me paraissent un lieu philosophique majeur. À quoi sert la philosophie? Eh bien, justement, à mieux repérer dans le monde, dans notre univers, ce qui n'est pas tout à fait donné. Et c'est pourquoi il lui faut un lecteur qui repérera ce que le monde cache et ce en quoi il consiste et subsiste. C'est, par conséquent, une tâche herméneutique et non une tâche culturaliste, c'est une tâche révolutionnaire et dénonciatrice.

Robert Maggiori

Je m'éloigne de votre position. La philosophie peut bien sûr faire aussi cela mais cela ne lui est pas spécifique. L'histoire, la sociologie peuvent le faire aussi. Sur le *Panopticon* Bentham avait déjà dit de très belles choses; Michel Foucault aussi. J'en profite d'ailleurs pour vous signaler la parution, dans quelques jours, d'un [numéro spécial sur Michel Foucault](#) à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. Mais, malgré mon admiration pour Michel Foucault, il ne faisait pas œuvre de philosophe dans ce cas, mais d'archéologue.

François Dagognet

Mais Bentham est philosophe.

Robert Maggiori

Mais bien sûr! Foucault est un grand philosophe, Bentham aussi. Mais pourquoi est-ce précisément le philosophe qui devrait faire cela? Quel est son statut, sa capacité, sa fonction, sa culture?

15

À quoi sert
la philosophie?

François Dagognet

Parce qu'il est le seul intégrateur. L'historien, au contraire, se perdra dans la facticité, dans l'événementiel, dans la singularité et ne se proposera pas à ce travail que Michel Foucault, en tant que philosophe, a réalisé. C'est un philosophe mais, je le répète, exemplaire.

Robert Maggiori

Nous revenons à Calliclès qui affirmait que la philosophie ne servait à rien. Sa réponse était la tienne: comment sais-tu que tu le sais? Platon, dans *Les lois*, nous a ensuite déçus en avançant des propositions qui décrivaient finalement une cité d'une invraisemblable tyrannie. Celui-là même qui a avancé ce mode de critique se retrouve donc piégé.

Jean-Pierre Faye

Et Nietzsche lui répond alors que le cauchemar du bien en soi est le pire. Je crois que nous sommes dans un siècle qui est justement en train d'éprouver ce cauchemar du bien en soi, énoncé d'ailleurs de façon peu philosophique par des voix d'une incroyable naïveté... Je pense, quant à moi, que la philosophie serait *l'apprentissage de la façon de ne pas se faire embarquer par ses propres transformations* ou, en tout cas, d'être capable de suivre le fil de ce

qui est en train de transformer le présent en un futur de cauchemar. C'est là où même l'énoncé des droits de l'homme ne suffit pas à nous guérir à jamais. Il n'y a pas de recette absolue car lorsque l'on parle des droits de l'homme, on retrouve dans les textes de nos grands prédécesseurs le mot « droit naturel ». Le droit naturel, c'est parfait, mais prenez le cas de Léo Strauss. Léo Strauss est maintenant revendiqué comme le maître de ceux qui s'appellent aujourd'hui les néoconservateurs et qui sont exactement les équivalents de ceux qui se nommaient *Jung Conservativ*, en langue allemande, avec des majuscules à J et à C, et se retrouveront aujourd'hui aux côtés du dangereux militaire dont je parlais tout à l'heure, celui qui proposait comme remède « trois mille bombes le premier jour » ! La philosophie comme apprentissage des transformations doit donc aussi veiller à ne pas se laisser elle-même embarquer... Nous avons pris l'exemple, tout à l'heure, de celui dont je n'ai parlé que par préterition, par respect pour lui aussi, par goût de la litote. Dans son testament final, Heidegger – car c'est lui – déclare finalement que le national-socialisme a apporté une solution « satisfaisante » (*zureichende*) à la « question de la technique ». Ce sera son dernier mot, une interview avec le *Spiegel*, qu'il a relue à la virgule près, mais qui ne sortira que dix ans après, à sa mort. Comment s'est-il fait embarquer ? C'est la question que posait Hannah Arendt à Jaspers en 1949, avant de se laisser éblouir à nouveau, elle aussi, par ce grand séducteur.

La philosophie doit donc servir à *déjouer le piège* de ses propres transformations, mais aussi de toutes les autres, parce qu'elle en est le témoin et qu'elle peut veiller à éviter le « cauchemar du bien en soi ». Mais si la philosophie elle-même se laisse embarquer, qui d'autre peut la débarquer qu'elle-même ? Elle doit donc apprendre, consciemment, à un degré de plus grande intensité, à n'être pas seulement un apprentissage des transformations : et là est son utilité. Elle retrouve alors le mot que Zarathoustra énonçait dans son *Chant ivre*, dans la quatrième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra* qui n'a pas été éditée, car Nietzsche avait rejeté son éditeur, devenu entre-temps l'éditeur des *Cahiers antisémites*. Dans cette quatrième partie, presque clandestine, il se laisse donc aller vers ce qu'il appelle un blasphème. Son « blasphème bouffon » nous interroge : « Avez-vous jamais dit oui à un désir, qui soit autre chose que de vous laisser prendre à vos propres pièges ? » Je crois que c'est peut-être là une réponse à la question : à quoi sert la philosophie ?

16

À quoi sert
la philosophie ?

François Dagognet

Mais y a-t-il des moyens pour se délivrer ? Auxquels peut-on recourir ? Y a-t-il des recettes, une thérapie ?

Jean-Pierre Faye

Il n'y a certes pas de recette. Il n'y a que cette minuscule sentence de notre cher Héraclite où il nous dit que les philosophes doivent être « les narrateurs de bien des choses ».

Il faut être historien critique avant d'être philosophe et l'on doit même être capable de progresser pas à pas, car de nombreux sauts retombent finalement à côté, comme le dit Nietzsche de ces « hommes supérieurs » qui, cherchant le surhumain, tombent toujours à côté. C'est d'ailleurs cet aspect de l'œuvre de

Nietzsche que l'horrible sœur, Elisabeth, voulait interdire. Elle ne voulait pas que l'on publie ce « blasphème » de la quatrième partie de *Zarathoustra* alors qu'il s'agit de la partie la plus ironique et que l'*ironia* socratico-nietzschéenne est justement capable de nous faire nous retourner à temps pour suivre le fil de notre propre histoire, avant d'être avec elle embarqués.

J'aimerais lire un quatrain de Descartes, peu connu. Ce sont des vers qu'il a écrits pour la reine de Suède. Je les avais proposés à *Libération*, qui les a publiés. Je les ai même traduits en anglais et en allemand pour qu'ils puissent être utilisables aux Nations unies... Imaginez un peu ce texte proclamé par les Nations unies comme hymne universel :

« Qui voit comme nous sommes faits
et pense que la guerre est belle
et qu'elle vaut mieux que la paix,
est estropié de la cervelle. »

Jacques Sojcher

Comme vous le voyez, autant de philosophes, autant d'approches différentes de la philosophie, qui parfois se recoupent... Et chaque philosophe a peut-être une conception préalable de la philosophie à partir de laquelle il définit ce qu'est le champ philosophique. Je retiendrai l'idée que le philosophe est un multiplicateur d'identités. Nous avons tous bien sûr une identité. Il vaudrait mieux que l'on en ait plusieurs et non une seule... On pourrait ainsi multiplier les identités. Un grand poète, un poète-philosophe inclassable, Edmond Jabès, dit à ce propos, dans un entretien avec Marcel Cohen (*Du désert au livre*, Belfond, 1981), qu'il est pour l'appartenance et la non appartenance. Figer quelqu'un dans une appartenance est de mauvais augure, même si, parfois, telle appartenance prévaut sur telle autre. Le pas de deux de l'appartenance et de la non-appartenance est le contraire même du dogmatisme puisqu'on est en même temps ici et ailleurs sédentaire et nomade.

Enfin, je crois que le travail du philosophe, c'est de penser le *séjour* et le *visage* au sens de Levinas. Le *séjour* renvoie à une écologie transcendante. Le monde va mal, la nature aussi ; que laissera-t-on en héritage ? Une série d'hommes, des savants, des philosophes – car le philosophe n'a pas le monopole de la réflexion – protestent contre le mauvais usage de ce que Nietzsche appelle le sens de la Terre. Il peut être produit par les prédicateurs des arrière-mondes qui dévalorisent le séjour terrestre, l'immanence. Il peut aussi être produit par des hommes qui veulent le profit immédiat au détriment de la planète elle-même.

Le *visage* : l'autre comme visage, comme trace de l'absolu de l'homme est aussi une singularité. Déjà Feuerbach disait que le *tu* est l'ambassadeur du genre humain et Martin Buber parle, lui, du mot-principe *je-tu*.

Un mot enfin sur l'amour. Dans *Le Phénomène érotique* (Grasset, 1977), Jean-Luc Marion affirme que la question philosophique majeure n'est pas : « Y a-t-il de l'étant et non pas rien ? », « Qu'est-ce qui est vrai ? », mais : « M'aime-t-on d'ailleurs ? ». Il s'agit de la question fondatrice de l'être aimé et de celui qui peut aimer en retour, ce qu'il appelle la réduction érotique. Bien sûr, il y a toute une série de mal aimés, il y a des perversions de l'amour dont les responsables sont parfois – Breton l'a dit dans *L'Amour fou* – les

préjugés religieux, l'aliénation de la vie. Tout le monde n'a pas la chance d'avoir les meilleures conditions pour qu'une relation amoureuse avec l'autre puisse s'épanouir. Je dirais que le travail philosophique, politique presque, que chacun peut faire sans être philosophe, c'est la reconstruction de l'amour. C'est un vaste travail qui relève de la sphère privée et en même temps la dépasse. Dans quelles conditions peut-on développer l'amour et être heureux? Cela nous renvoie à la question du bonheur qui est aussi fondamentale et très concrète.

Robert Maggiori

J'aimerais que nous nous arrêtons un peu sur cette question de l'amour. François Dagognet disait tout à l'heure que la philosophie sert à mieux lire le monde. J'ajouterais simplement que nous le lisons sans aucun dogmatisme, sans aucune certitude, « dans la crainte et le tremblement », pour évoquer Kierkegaard. On peut d'ailleurs peut-être se mettre d'accord en avançant que la philosophie sert à ne pas figer, ni s'arrêter dans le cauchemar du bien ni dans le cauchemar de l'absence de tout bien ou de toute valeur, cette sorte de relativisme dont parlait tout à l'heure Jacques Sojcher. Et je reprends au bond la comparaison avec l'amour. Oui, il y a une grande différence avec ce qu'on peut appeler la distance gnoséologique, celle qui connaît, qui doit être fixe. Au microscope, je suis bien obligé d'arrêter la distance, au cinéma je sais où je dois me placer : la distance de connaissance doit se figer ainsi. La distance amative ne peut pas se figer, comme si l'amour avait une sorte de régime de croisière. Essayez de dire à quelqu'un : « Maintenant, je t'aime assez ! » La logique même de l'amour, c'est d'aimer toujours davantage c'est-à-dire de ne pas s'arrêter, et la distance amative est une distance d'approvisionnement et d'éloignement : on se quitte, on se reprend, on se quitte pour se retrouver, on se retrouve pour se quitter. Il y a une sorte de trouble qui ne se fixe jamais. C'est cela l'aventure amoureuse. Et la philosophie devrait peut-être, elle aussi, ne pas se figer, intégrer l'amour. Platon le disait déjà mais nous, nous avons les yeux plus décillés. Nous n'avons pas une idée de vérité, mais nous ne devons pas tomber non plus dans l'idée qu'il n'y a plus aucune vérité, que tout se vaut, que tout est égal. J'appelle ce qui se fige – c'est une traduction du russe – la stalinisation ; *Stalin*, c'est de l'acier. Évitions que cela ne devienne de l'acier. Pour cela, Jean-Pierre disait tout à l'heure que l'on pouvait faire appel à l'*ironia*, ce pourrait être aussi à l'humour, ou encore à la multiplication des identités ou, enfin, à l'amour : à tout ce qui empêche que les choses se figent dans la certitude du dogmatisme, dans l'absolu nihilisme. Cela pourrait être la recherche et, sur ce thème, je donne la parole à François Dagognet.

François Dagognet

La recherche est forcément au cœur du travail philosophique dans la mesure où, je le répète, la philosophie – ou du moins le philosophe qui s'appellera ici un épistémologue – n'est pas attachée fondamentalement au résultat mais à la dynamique même de l'évolution de la science et aux perspectives qu'elles ouvrent. Par conséquent, la recherche est un devenir, ce n'est pas un état car l'état appartiendrait à la catégorie que Robert Maggiori vient très justement et lumineusement de poser et qui est d'être figé. Le résultat est figé, la recherche, précisément, n'est pas figée puisqu'elle participe à ce devenir.

18

À quoi sert
la philosophie?

Jean-Pierre Faye

C'est justement cette double identité du mot philosophie qui nous apprend qu'il s'agit de celui qui sait aimer, et y ajoute connaître. Car la philosophie ne sait pas aimer tout court, elle sait *aimer connaître*, mais connaître aussi l'autre. Elle est née, et ce n'est pas tout à fait un hasard, d'un dialogue. Dans ce dialogue apparaît également une femme, Diotima, qui sera animée par Hölderlin et sera à l'origine du foyer d'une poétique philosophique prodigieuse en langue allemande. Car ce qui fait partie aussi de la philosophie d'une façon cursive mais non centrale, comme le foyer d'une ellipse, c'est le rapport du *philosophos* et de la *philosophia*. Et, souvent, la *philosophia* prend le visage d'une femme, même chez Platon dans son univers très masculin. Chez Diderot, sans Sophie Volland, interlocutrice muette, il n'y aurait pas les *Lettres à Sophie Volland*. Chez Montaigne, il y a Marie de Gournay, et chez Auguste Comte aussi un nom de femme, devenue une sorte de prêtresse de l'humanité. Chez Bataille, il y a la figure merveilleuse de Laure, dont il ne découvre la pensée et l'écriture qu'à sa mort. Et il y a le très beau dialogue de Schelling, *Clara*, qui fait revivre Caroline Michaelis, qu'il avait enlevée à Schlegel. La pétition des philosophes et des poètes allemands l'avait fait sortir de prison, en obtenant la grâce du Roi de Prusse : c'étaient peut-être les premiers pétitionnaires sur une cause de prison – ce qui aurait sûrement intéressé Foucault.

Il y a donc aussi ce rapport d'amour dans la philosophie. Ce n'est pas un rapport uniquement abstrait, comme une *philia* de connaissance. C'est une *philia* qui apprend à aimer connaître, et connaître l'autre, à regarder les yeux de l'autre, le miroir de l'autre sans lequel il n'y a pas d'univers. L'espace univers ne tient que par ce regard de l'autre. L'autre est fécondée par ce regard autre et cette fécondation des corps est corrélative de la fécondité philosophique. La philosophie est peut-être à cet égard la gardienne de cette fécondité du regard.

D'ailleurs, la construction du *Banquet* est elle-même vertigineuse, dans la mesure où il s'agit d'un récit indirect : Apollodore raconte à quelqu'un qu'il a entendu parler d'un banquet auquel avait assisté Socrate. Quand c'est au tour de Socrate, Socrate dit : « Moi je ne sais rien mais quelqu'un m'a dit que Diotima avait dit... » On en arrive ainsi au discours de Diotima. Diotima est une femme et donc la figure forte de l'altérité dans *Le Banquet*, où est plutôt présent l'amour homosexuel. Elle n'est pas *là*, c'est une prêtresse, mi-femme, mi-déesse, et c'est une étrangère. C'est une figure en abîme de l'altérité, ce qui fait de ce récit de récit l'un des livres les plus beaux. La philosophie sert peut-être aussi à faire lire des livres d'une très grande beauté.

Robert Maggiori

Si vous souhaitez poser des questions, nous pouvons discuter un peu ensemble.

Public

Je suis très impressionné d'être face à quatre philosophes. Le peu que je connais de la philosophie, c'est la vie qui me l'a enseigné. J'avais quatre ans à la fin de la guerre à Hamburg. La ville était rasée, il n'y avait plus de

pays, plus de religion, pas de structure psychologique. Il n'y avait plus rien. J'ai donc quitté l'Allemagne, où je n'ai plus jamais remis les pieds, et j'ai été sauvé par un philosophe français. M. Faye disait que la philosophie avait perdu un cœur et peut-être même beaucoup plus que cela ! Les philosophes allemands ont mis, comme vous l'avez dit, les philosophes français dans de sales draps à l'exception de l'un d'eux et c'est lui qui m'a sauvé. Je voudrais vous lire un tout petit extrait de cet auteur.

« Ce que j'aime dans ma folie, c'est qu'elle m'a protégé du premier jour contre les séductions de l' "élite" : jamais je me suis cru l'heureux propriétaire d'un "talent" : ma seule affaire était de me sauver – rien dans les mains, rien dans les poches – par de travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »

(Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964.)

Robert Maggiori

C'était une contribution très émouvante et je vous remercie.

Public

Ma question est simple : est-il vrai que les philosophes ne se trompent jamais ? On dit que lorsque les philosophes se trompent, ils inventent tout de suite quelque chose pour démentir leur erreur, devenant alors des intégrateurs, des stabilisateurs, des politiciens...

20

À quoi sert
la philosophie ?

Robert Maggiori

Je crois qu'ils se trompent tout le temps. L'homme de science tente de saisir la vérité et pourtant il se trompe. Mais heureusement que toutes les théories scientifiques sont fausses parce que sinon la science ne progresserait jamais. Une théorie est une proposition sur le monde. Elle attend ce que Bachelard appelait « un fait polémique ». C'est le réel qui vient briser la théorie. Si la théorie ne peut pas expliquer le fait, elle se casse au sens propre. Elle devient plus grande, en attente d'un autre fait polémique.

C'est donc parce que la philosophie se trompe, parce que la science se trompe, qu'elles avancent. La philosophie est un peu différente. Elle n'a pas la prétention de dire la vérité sur quelque chose, mais de la chercher. Cependant, si l'on regardait l'histoire de la philosophie, on pourrait remplir les vingt volumes du *Larousse encyclopédique* des erreurs, bêtises, bévues des philosophes, notamment concernant l'interprétation de certains phénomènes naturels. En revanche, lorsqu'il s'agit d'explications ou d'une interprétation d'un sentiment, d'un acte, des passions... Relisez Descartes sur les passions ! Bien sûr, Descartes s'est trompé sur la glande pinéale, mais quand il parle de l'admiration... Cela ne se traduit pas en termes d'erreurs, mais plutôt par la question « cela me fait-il penser plus ? » Et, même s'il s'agissait d'erreur, vous savez bien que l'erreur est plus instructive que la vérité. Les philosophes devraient se tromper un peu plus.

Jean-Pierre Faye

Mais l'histoire de Thalès n'est-elle pas justement la première histoire philosophique? Un philosophe admirable, mort il y a peu et que l'on découvre seulement maintenant, Hans Blumenberg, a écrit un petit livre sur cette servante de Thrace qui se moque du philosophe Thalès (*Le Rire de la servante de Thrace*, L'Arche, 2000). Thalès, qui est le premier à avoir prédit une éclipse et annoncé que la lune était claire à cause du reflet du soleil, serait tombé dans un trou en regardant les étoiles. Blumenberg a réussi à récolter presque une centaine de versions de l'histoire de la chute de Thalès et il en a fait un livre de philosophie. Un livre qui répond à votre question, parce que le nombre de variables qu'il y a sur cette anecdote minuscule et d'une simplicité désarmante compose une sorte de symphonie algébrique de l'erreur de Thalès, qui vraiment est un commencement de la pensée. Avec Thalès commence l'affirmation que « tout est de l'eau », ce qui n'était pas si bête, puisque finalement, nous sommes bientôt en panne d'eau et que le trou d'ozone va provoquer beaucoup de questions nouvelles, sur un excès de l'eau... La philosophie, c'est *l'eau*.

Jacques Sojcher

Votre question est importante mais elle suppose qu'il y ait un lieu de vérité et que le philosophe se trompant, comme quand deux et deux font cinq, il y ait une erreur manifeste. (Nietzsche disait d'ailleurs qu'il y a de belles erreurs. Par exemple, l'Enfer, c'est épouvantable, mais c'est aussi une belle erreur : que de chefs-d'œuvre en peinture, en littérature n'a-t-il pas suscités!) Des imaginaires, complètement faux au niveau de la science, nourrissent notre petit musée personnel et collectif. Nietzsche, toujours lui, dit qu'il préfère encore être pris pour un histrion, pour un clown que pour un fondateur de religion. Il y a une opérativité philosophique qui ne se place pas uniquement dans l'axe du vrai et du faux, mais dans celui de la fiction, du jeu et de l'enjeu de la pensée.

Public

J'ai fait des études de philosophie assez importantes qui ne m'ont mené à rien sauf à me poser la question : Qu'est-ce qui est important? De quoi ai-je envie? Mais vous m'avez déçu. Vous me faites entrer dans votre train philosophique sans me dire ce qu'est la philosophie. Je n'ai entendu parler que de références, que de Thalès, de Blumenberg et d'Héraclite...

Jankelevitch disait qu'il fallait apprendre la philosophie à partir de l'âge de dix ans et un jour. Pour ma part, j'ai dit que je voulais être professeur de philosophie pour des enfants entre six et douze ans. On s'est moqué de moi. Il y avait là un père avec son fils de six ou huit ans. Je lui demandais : « Vous permettez, monsieur, que je parle philosophie avec votre fils? » Il m'a regardé d'un air de penser que j'étais encore l'un de ces gentils abrutis et m'a dit : « Allez-y! » Le petit m'a regardé, a regardé son papa – demandant ainsi tacitement à son papa : « Est-ce que je peux? » À l'extérieur du train, j'ai observé cet échange de regards et j'ai simplement demandé au petit : « Pourquoi obéis-tu à ton papa? » Le petit m'a regardé, a défié son papa

21

À quoi sert
la philosophie?

avec un sourire: « Est-ce que je peux? » Et, après un temps de réflexion que j'appellerais l'acte philosophique, il m'a répondu: « Parce qu'il m'aime bien. » Et à ce moment-là, j'ai pensé que nous avions commencé à avoir une conversation philosophique.

Jean-Pierre Faye

Mais justement la philosophie, c'est l'eau pour notre soif.

Robert Maggiori

Si les librairies sont ouvertes, allez vite vous acheter *Difficile liberté* d'Emmanuel Lévinas (Albin Michel, 2000) et lisez ceci que vous pourrez ensuite raconter à votre enfant:

Lévinas commente quelques vers des Hébreux où il est question d'un chien. Tamuldiste très calé, il remarque que le mot « chien » est toujours utilisé pour le pire: « un temps de chien », « coiffé comme un chien » et, pire encore, « on nous traite comme un chien ». Changeant de paragraphe, il raconte alors: « Quand nous étions dans les camps et que nous revenions du travail, les gens nous regardaient et ils nous dépouillaient de notre peau humaine. À leurs yeux, nous étions des singes. Un jour, est arrivé dans ce camp, un petit chien. Il tournait. On l'a appelé Bobby. Et quand on rentrait du travail, il gambadait. Il nous regardait. À ses yeux, nous étions des hommes. »

Racontez cela à votre enfant!

Je vous remercie.

Bio-bibliographies des intervenants

François Dagognet

Né à Langres, le 24 avril 1924, François Dagognet effectue des études de Philosophie, réussit brillamment l'examen du CAPES en 1947 et l'agrégation en 1949 (reçu premier à ces deux examens). Élève de Bachelard puis de Georges Canguilhem, il retient de ses maîtres la leçon selon laquelle tout philosophe doit s'exercer à s'enquérir des autres savoirs, quitte à entrer dans d'autres disciplines. François Dagognet s'engage alors dans un cycle complet d'études médicales, entamant ce nouveau cursus à l'école de médecine de Dijon puis soutenant sa thèse à Lyon. Nommé docteur en psychiatrie, il reçoit le premier prix de la faculté de médecine de Grange-Blanche en 1957, prix couronnant les parcours d'excellence.

Médecin au centre du Prado à Lyon 7^e, puis nommé médecin consultant par le Barreau de Lyon auprès des prisonniers de la prison Saint-Paul, Dagognet exerce en même temps qu'il enseigne la philosophie : au lycée Ampère, puis à l'université Lyon III jusqu'en 1985, année où il est nommé professeur à la Sorbonne jusqu'en 1995 (Paris VII).

À ce jour, ce professeur émérite poursuit son activité d'écrivain avec plus de cinquante ouvrages parus.

Bibliographie

La Raison et les Remèdes, Essai sur l'imaginaire et le réel dans la thérapeutique contemporaine, thèse principale de Doctorat es Lettres, PUF, collection Galien, Paris, 1964.

Gaston Bachelard, sa vie, son œuvre, avec un exposé de sa philosophie, Puf, Paris, 1965.

Méthodes et Doctrines dans l'œuvre de Pasteur, thèse complémentaire Doctorat es Lettres, PUF, collection Galien, Paris, 1967.

Tableaux et Langages de la chimie, Seuil, Paris, 1969.

Le Catalogue de la vie, étude méthodologique sur la taxinomie, PUF, collection Galien, Paris, 1970.

Dix peintres Langrois, Langres, 1973.

Écriture et Iconographie, Vrin, Paris, 1973.

Pour une théorie générale des formes, Vrin, Paris, 1975.

Une épistémologie de l'espace concret, Néogéographie, Vrin, Paris, 1977.

Mémoire pour l'avenir, vers une méthodologie de l'informatique, Vrin, Paris, 1979.

Faces, Surfaces, Interfaces, Vrin, Paris, 1982.

Mort du paysage? Philosophie et Esthétique du paysage, Champ Vallon, Seyssel, 1982.

Le Musée sans fin, Champ Vallon, Seyssel, 1984.

Le Nombre et le Lieu, Vrin, Paris, 1984.

Philosophie de l'Image, Vrin, Paris, 1984.

Rematéraliser, Matières et Matérialisme, Vrin, Paris, 1985.

Etienne Jules Marey, la passion de la trace, Hazan, Paris, 1987.

La Maîtrise du Vivant, Hachette, Paris, 1988.

Éloge de l'objet, Pour une philosophie de la marchandise, Vrin, Paris, 1989.

Nature, Vrin, Paris, 1990.

Corps réfléchis, Odile Jacob, Paris, 1990.

Philosophie de la propriété, l'Avoir, Puf, Paris, 1992.

Pour l'art d'aujourd'hui, De l'objet d'art à l'art de l'objet, éd. Dis Voir, Paris, 1992.

23

Bio-bibliographies
des intervenants

Le corps multiple et un, Delagrangé, Paris, 1992.

Le Cerveau citadelle, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1993.

La Peau découverte, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1993.

Pasteur sans la légende, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1994.

L'invention de notre monde; L'industrie: Pourquoi et comment?, Encre Marine, Lyon, 1995.

Les Dieux sont dans la cuisine, Philosophie des objets et objets de la philosophie, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1996.

Pour une philosophie de la maladie, entretien avec Philippe Petit, Textuel, Paris, 1996.

Cheminement, entretiens avec Patrick Vighetti, éd. Paroles d'Aube, Vénissieux, 1996.

Georges Canguilhem, philosophe de la vie, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1997.

Des détritius, des déchets, de l'abject: une philosophie écologique, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1998.

Savoir et pouvoir en médecine, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1998.

Une nouvelle morale, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1998.

La mort vue autrement, en collaboration avec Tobie Nathan, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1999.

Les outils de la réflexion, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1999.

Faut-il brûler Regis Debray?, Champ Vallon, Paris, 1999.

Qu'est-ce que la matière? Regards scientifiques et philosophiques, avec Françoise Monnoyeur et Bernard d'Espagnat, LGF, Paris, 2000.

Le pouvoir médical et la mort, avec Jean Delumeau et Joëlle Brunerie-Kauffmann, Le Bord de l'eau, Latresne, 2001.

Philosophie d'un retournement, Encre Marine, Lyon, 2001.

Changement de perspective, Table Ronde, Paris, 2002.

Les grands philosophes et leur philosophie. Une histoire mouvementée et belliqueuse, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002.

Le progrès médical est-il accessible à tous?, avec David Khayat, Noëlle Lasne, Béatrice Majnoni d'Intignano et Gérard Salem, Le Bord de l'eau, Latresne, 2002.

Comment se sauver de la servitude? Justice, école, religion, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002.

Questions interdites, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2002.

Cent mots pour comprendre l'art contemporain, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003.

100 mots pour commencer à philosopher, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004.

Comment faire de la philo? - T1 La subjectivité, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004.

Philosophie à l'usage des réfractaires, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2004.

Entretien sur la philosophie à l'école, avec Jean-François Muracciole, Little Big Man, 2004.

L'animal selon Condillac, Vrin, Paris, 2004.

Comprendre les médicaments. Comment on vous soigne, avec Philippe Pignarre, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2005.

Sur l'œuvre de François Dagognet

Anatomie d'un épistémologue, François Dagognet, collectif, PUF, Paris, 1984.

François Dagognet, médecin, épistémologue, philosophe, collectif, Les Empêcheurs de penser en rond, Synthélabo, Paris, 1998.

Jacques Sojcher

Professeur émérite de philosophie à l'université libre de Bruxelles et écrivain. Il dirige, avec Virginie Devillers, la [revue et de la collection d'éthique et d'esthétique, Ah!](#) aux éditions Cercle d'art.

Bibliographie

- La Question et le sens*, Aubier-Montaigne, Paris, 1972.
La Démarche poétique, UGE, 10 / 18, Paris, 1976.
Le Professeur de philosophie, Fata Morgana, Montpellier, 1976 ; rééd. Labor, Bruxelles, 1999.
Un roman, Flammarion, Paris, 1978.
Le Rêve de ne pas parler, Talus d'approche, Le Rœulx (Belgique), 1984 ; rééd. Labor, Bruxelles, 2001. Ce livre comprend aussi *La Mise en quarantaine* (1976) et *Essai de n'être par mort* (1984), parus d'abord chez Fata Morgana.
Petite Musique de chambre, Talus d'approche, Soignies (Belgique), 1984.
Paul Delvaux ou la passion puérile, Cercle d'art, Paris, 1991.
La Confusion des visages, La Différence, Paris, 1998.
Jeanclos. Prier la terre, Cercle d'art, Paris, 2000.
Nietzsche, la question et le sens, suivi de *Nietzsche ou Levinas : Une confrontation intempestive*, Ancrage, Bruxelles, 2000.
Nietzsche, rien qu'un fou, rien qu'un poète, Renaissance du livre, Tournai, 2000.
Le Sexe du mort, Fata Morgana, Montpellier, 2003.
Petits savoirs inutiles, Le Grand miroir, Bruxelles, 2004.
Petite gloire locale. Monologue pour un seul homme, suivi de *Le Philosophe amoureux*, Séguier / Archimbaud, Paris, 2006.
- Livres en collaboration :
- Quelle spiritualité aujourd'hui ?*, avec Benoît Lobet, éditions Labor-Couleur livres, Bruxelles, 2002.
Quatuor pour une autre vie, avec Claire Lejeune, Marcel Moreau, Raoul Vaneigem, éditions Luce Wilquin, Bruxelles, 2004.
- À paraître :
- Nietzsche qui toujours égare*, Cercle d'art (coll. ah!), Paris, 2006.
Le Penseur puéril, Le Grand miroir, Bruxelles, 2006.

Jean-Pierre Faye

Philosophe, directeur fondateur de la revue *Change*, dans les années 1970-1985, Jean-Pierre Faye est par ailleurs un spécialiste de Nietzsche et enseigne à ce titre dans plusieurs universités étrangères. Universitaire et critique, ancien membre du collectif Tel Quel, il a écrit de nombreux ouvrages de poésie, de fiction et de réflexion. Fonde l'université européenne de la recherche en 1985 avec Félix Guattari, Gilles Deleuze, Isabelle Stengers.

Poésie

Couleurs pliées, Gallimard, Paris, 1965.
Verres, Seghers, Paris, 1977.
Le livre de lioube, Fourbis, Tours, 1992.
Guerre trouvée, Al Dante, Marseille, 1997.
Le Livre du vrai, L'Harmattan, Paris, 1998.
Lettre à dia fidia, Passages d'encre, Paris, 2004.

Romans

L'Hexagramme, Le Seuil, Paris, 1958 (rééd. 1970).
L'écluse, Le Seuil, Paris, 1964.
La Grande Nap, Balland, Paris, 1994.

Essais

Langages totalitaires. Critique de la raison et de l'économie narrative, Hermann, Paris, 1972.
Théorie du récit, Hermann, Paris, 1972.
L'Europe une, les philosophes et l'Europe, Paris, Gallimard, 1992.
Le langage meurtrier, Hermann, Paris, 1996.
La raison narrative, Balland, Paris, 1990.
La déraison antisémite et son langage. Dialogue sur l'histoire et l'identité juive, avec Anne-Marie de Vilaine, Actes Sud, Arles, 1993 (rééd. 1997).
Le piège. La philosophie heideggerienne et le nazisme, Balland, Paris, 1994.
Le siècle des idéologies, Armand Colin, Paris, 1996 (rééd. Pocket, 2002).
Faut-il défendre la République? Pleins Feux, 1997.
Qu'est-ce que la philosophie?, Armand Colin, Paris, 1997.
Le Pen les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite, avec Maryse Souchard, Stéphane Wahnich, Isabelle Cuminal, Virginie Wathier, La Découverte, Paris, 1998.
Balthus, les dessins, avec Balthus, Adam Biro, Paris, 1998.
Le vrai Nietzsche. Guerre à la guerre, Hermann, Paris, 1998.
Francfort, avec Régina Schneider, Pascale Hublain, Daniel Cohn-Bendit, Autrement, Paris, 1998.
Nietzsche et Salomé. La philosophie dangereuse, Grasset, Paris, 2000.
Journal du voyage absolu, Hermann, Paris, 2003.
La Philosophie désormais, Armand Colin, Paris, 2004.

Robert Maggiori

Robert Maggiori est professeur de philosophie au lycée Couperin de Fontainebleau et journaliste à *Libération*. Ses conférences publiques attirent une audience de plus en plus nombreuse et variée.

Bibliographie

La Philosophie au jour le jour, Flammarion, Paris, 1994 (rééd. 2000).

Philosopher. Tome I. Les interrogations contemporaines, matériaux pour un enseignement, avec Christian Delacampagne, Fayard, Paris, 2000.

Philosopher. Tome II, avec Christian Delacampagne, Fayard, Paris, 2000.

Un animal, un philosophe, Julliard, Paris, 2005.

À la rencontre des philosophes, 100 chroniques de « Libération », Bordas, Paris, 2005.